

Québec français



Une saison en chansons

Roger Chamberland

Numéro 128, hiver 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55790ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chamberland, R. (2003). Compte rendu de [Une saison en chansons]. *Québec français*, (128), 96-98.

PAR ROGER CHAMBERLAND

UNE SAISON en chansons

Décidément les saisons se suivent et ne se ressemblent pas ! S'il est parfois difficile de satisfaire l'amateur de chansons, il arrive que se multiplient les albums intéressants à un point tel que la critique doit faire des choix tout en ayant en tête que bien des disques pourraient trouver leur place dans la discothèque de ses lecteurs. Entre les artistes connus et reconnus et ceux qui sont en émergence, il faut trouver un équilibre et chercher à rendre compte des multiples facettes de l'activité de la scène musicale sans céder aux effets de mode et sans exercer de contraintes esthétiques qui réduiraient la portée de cet exercice à une simple affaire de goût. Dans ce contexte, écrire sur la chanson est une gageure dont l'issue est entre les mains de ceux et celles qui écouteront l'un ou l'autre des disques dont je parle ici.

Chloé Sainte-Marie | Je marche à toi

Chloé Sainte-Marie a un parcours qui était loin de la conduire à la chanson. On l'a connue comme comédienne, plutôt moyenne, dans plusieurs films de Gilles Carle, sans penser qu'un jour elle pourrait faire dans la musique. Après *Je pleure, tu pleures*, un premier disque remarqué par la critique, voilà que son deuxième album, reprenant un vers de Gaston Miron, nous dévoile une interprète de grand talent. Dans ses seize chansons pour lesquelles elle a fait appel à presque autant de paroliers, dont Bruno Roy, Patrice Desbiens, Gilles Bélanger, Gilles Carle, etc., elle explore les rythmes country et amérindiens, la ballade, le rap mâtiné de folklore, la chanson à texte, voire la poésie mise en musique, avec toujours autant de bonheur. Cette exploration de divers champs musicaux se remarque également dans les paroles puisque cet album parle un peu de l'amour, un peu du pays, aussi bien celui des Blancs que celui des Amérindiens – une chanson est d'ailleurs chantée en inuktitut –, de la ville, de la vie difficile et ingrate, des humains qui la désespèrent, mais jamais le ton n'atteint au désespoir ou à la tristesse ; il est tout juste empreint d'une certaine nostalgie qu'elle nous fait partager avec générosité et sensibilité. Décidément, Chloé Sainte-Marie a su s'imposer avec un album à la mesure de ses possibilités.



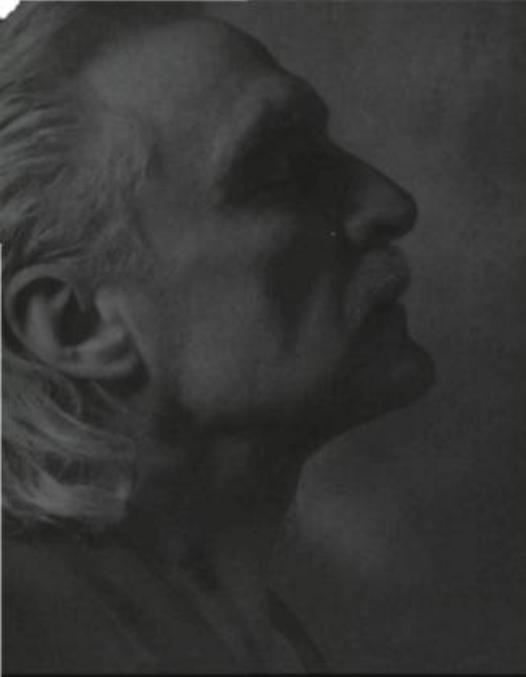
Coralie Clément | Salle des pas perdus

Dans la foulée de ces interprètes à la voix chétive, nous pourrions classer Coralie Clément. Son album, *Salle des pas perdus*, a aussi été produit par Benjamin Biolay et, à l'écoute, nous retrouvons les mêmes mélodies jazzées où dominent les sections de cuivre et de cordes et les arrangements feutrés. On entre dans ce disque sur la pointe des pieds, attentif à ces romances délicates qui ont la grâce d'un bonheur fragile. Biolay signe dix des treize textes, mais chacun semble collé à la voix de l'interprète et lui donne ainsi une résonance singulière comme si elle les avait écrits elle-même. L'amour se vit ici sur tous les tons, avec ses doutes et ses certitudes, ses instants fragiles et sa folie douce. Même si on est loin des envolées vocales de bien des chanteuses, l'atmosphère de cette *Salle des pas perdus* permet d'apprécier une artiste qui sait traduire ses paroles en émotions subtiles, voire sensuelles. Malgré les maladresses inhérentes à un premier album, ce disque étonne et séduit ; ce qui est déjà bon signe et augure bien pour le futur.

Keren Ann | La disparition

Véritable coup de cœur que *La disparition*, premier album de Keren Ann, une artiste française qui a été choriste d'Henri Salvador et de plusieurs autres artistes avant de faire le grand saut. Auteure-compositeuse et interprète, Keren Ann (Zeidel) n'a certes pas une voix à tout rompre. Bien au contraire, elle est dotée d'un mince filet de voix, un peu à la manière de Jane Birkin, qui susurre plus qu'elle ne chante, mais avec une sensualité à faire rougir la plus expressive des mezzo-sopranos. Grâce à la complicité de Benjamin Biolay, qui a participé à l'écriture de plusieurs textes et musiques en plus de s'occuper des arrangements musicaux et de la réalisation, Keren Ann a su trouver les images et les jeux de mots subtils pour bien dire les choses, mais surtout pour rendre la disparition de l'amant un peu moins souffrante puisque tout l'album exploite ce thème. L'authenticité et l'intensité, tant dans l'écriture des textes que dans l'interprétation, font de *La disparition* un album dont on ne se lasse pas.





Christophe | Comme si la terre penchait

À plusieurs, le nom de Christophe ne dira peut-être rien ; mais ceux qui ont fréquenté la chanson populaire des années 1960 retrouveront l'interprète de la chanson « Aline » qui a fait un tabac. Quarante ans plus tard et quelques albums perdus en cours de route, on retrouve un Christophe à la longue chevelure et moustache blanches qui nous livre un album d'une rare beauté tant par la musique que par les paroles. Les bluette de l'époque yé-yé sont loin derrière et l'artiste semble complètement détaché des effets de mode et de l'obsession de la popularité. La voix légèrement en *falsetto*, mais souvent retravaillée par des effets électroniques, voire étouffée sous la musique, porte son message avec la sincérité d'un homme vieilli mais mûri par la vie. Dans ses onze chansons dont il a écrit textes et musiques, Christophe se livre à un bilan de son existence amoureuse, souvent malheureuse mais combien émouvante. Je ne sais si c'est la voix ou les arrangements électroniques qui rendent l'écoute aussi prenante, mais il y a une telle intensité dans chacune des pièces que l'on ne peut que prêter une oreille plus qu'attentive. Loin des modes et des rythmes accrocheurs, « Comme si la terre penchait » est une révélation.



Jean-Louis Murat | Le Moujik et sa femme

Jean-Louis Murat n'a pas encore fait le plein de supporters au Québec, et son attitude cavalière sur scène n'a rien de plus pour le rapprocher du public. Néanmoins, il est sans doute l'un des artistes les plus intéressants en ce moment en France. Son récent album, *Le Moujik et sa femme*, qui fait suite à *Dolorès* et à *Mustango*, esquisse une redéfinition de son champ musical dorénavant marqué par une plus grande sérénité. L'univers de Murat dessiné par J. L. M. Burgheaud, qui a entièrement écrit les textes et la musique, est traversé par l'amour et la femme, chantés sur tous les tons et sous toutes leurs coutures, donnant tout son sens au titre *Le Moujik et sa femme*. Burgheaud possède cette capacité d'écrire des chansons où les images, parfois surréalistes, d'autres fois plus simplement terre-à-terre, collent bien à l'interprétation sensuelle et langoureuse de Murat. La diversité des arrangements musicaux contribue également à l'intérêt de ce disque : le son des guitares planantes aussi bien que les riffs accentués sont bien appuyés par les claviers qui ajoutent une touche électrique en créant des atmosphères tantôt planantes, tantôt plus rock. À chaque écoute, on prend plaisir à mettre au jour de nouvelles manières de saisir cet album sans perdre de vue que Murat reste un romantique de premier ordre.



Stephen Faulkner | Capturé vivant

Stephen Faulkner, alias Cassonade, a-t-il vraiment besoin de présentation ? Depuis trente ans, il roule sa bosse et s'adonne à la chanson sans qu'on lui reconnaisse tout le mérite qui lui revient (même si l'ADISQ l'a consacré lors de son gala en 2001). *Capturé vivant* est un album acoustique enregistré devant public ; l'artiste y reprend treize de ses meilleures pièces et une chanson de Gérard Joly, « Mille après mille », popularisée par Willie Lamothe. Seul sur scène avec uniquement ses guitares acoustiques, Faulkner s'en donne à cœur joie au grand plaisir d'une foule discrète mais enthousiaste qui ne ménage pas ses applaudissements tout en lui accordant une attention quasi-religieuse lorsqu'il chante. Il faut réentendre « Mon grand cheval noir d'amour », « Cajun de l'an 2000 », « Valse-hésitation », « Troubadour » et « Si j'avais un char », pour ne donner que quelques titres, pour prendre la mesure de la qualité de cet auteur-compositeur-interprète qui touche la guitare avec doigté et écrit des textes souvent drôles et intelligents qui ont la profondeur d'une conscience attentive à sa réalité et à celle qui l'entoure. Du blues au country en passant par la chanson dite à texte, Faulkner respire la joie de chanter et de se retrouver devant un public captif et vivant.



Edgar Bori | Changer d'air

Le secret le mieux gardé de la chanson québécoise, Bori, a décidé de « changer d'air ». Entendons qu'il n'a pas renoncé à son anonymat, mais qu'il a largué ses collaborateurs de la première heure pour foncer seul sur disque et sur scène. Cette transformation est particulièrement perceptible dans les textes et la musique puisque Bori se détache parfois d'un style musical acoustique pour faire appel aux guitares électriques et aux synthétiseurs tout en utilisant un registre vocal élargi. Les paroles restent toujours aussi percutantes et la perception du monde postmoderne garde l'acuité et la dérégulation des albums précédents. Cette vision pessimiste laisse parfois un goût doux-amer et donne à penser que Bori en a contre la société actuelle ; il suffit d'écouter « Les ados » pour juger de la pertinence de son jugement. Avec sa voix grave bien posée, Bori se permet des libertés rythmiques en flirtant avec la bossa-nova, le jazz et le rock, mais l'essentiel du disque repose sur les arrangements pour petits ensembles à cordes et à cuivres. *Changer d'air* est un album charnière ; il assure la transition entre ce qui a fait connaître Bori et de nouvelles préoccupations musicales inspirées par une plus grande liberté.

Arthur H. | Piano solo



Autre album d'importance que celui d'Arthur H., bien connu au Québec pour ses spectacles ahurissants et surtout pour ses albums tous aussi intéressants les uns que les autres, si l'on pense à *Cool Jazz*, *Trouble-Fête*, ou celui sur lequel il s'amuse à délirer avec le Bachi-Bouzouk Band, *En chair et en os*. *Piano solo* reprend des pièces déjà enregistrées en version d'orchestre auxquelles s'ajoutent quatre nouvelles chansons. Sur ce disque, toutefois, Arthur H. s'accompagne au piano et se produit devant un public, d'une discrétion exemplaire, voire gênante, tant on ne sent pas la communication s'établir avec l'artiste. Mais Arthur H. ne semble pas dérangé par cet état de fait se donne à fond sur son piano et interprète ses meilleures pièces avec intensité bien que sur un ton intimiste : que ce soit « Cool Jazz », « Je rêve de toi » ou « La lune », pour n'en nommer que quelques-unes. Des dix-sept pièces que compte l'album, dix sont de lui tandis que les autres sont d'auteurs aussi différents que Serge Gainsbourg, George et Ira Gershwin, Brigitte Fontaine, Joan Schmitt et Piotr Barsony, mais elles tendent à créer un ensemble assez homogène où percent une douce folie et des personnages insolites. Bien entendu, ce disque comblera l'amateur d'Arthur H., mais je ne suis pas certain que celui qui ne connaît pas son répertoire, son monde singulier et sa voix particulière sera à la fois à l'aise et séduit à la première écoute. Toutefois, avec la vogue que connaît le « cool jazz », il y a fort à parier que *Piano solo* deviendra un disque de référence dans le genre, surtout en langue française.

Barsony | Barsony



Pourquoi ne pas rester dans la famille H., pour Higelin, et écouter le disque éponyme fraîchement sorti de la jeune demi-sœur d'Arthur, simplement intitulé *Barsony*. Nous sommes dans un tout autre univers musical où les rythmes techno-pop, rap, africain, reggae, créole, bal musette se chevauchent et s'inscrivent dans un travail sur le son et la musique tout à fait inédit. Dans ces douze chansons écrites et composées par Barsony domine une pensée sociale où la femme traite de ses préoccupations, de ses activités et de sa condition. Le ton est volontairement réaliste (« C'est ça le problème », « Magazine »), exploite des situations saugrenues, comme dans « Duo », qui raconte la relation d'une femme aveugle et d'un homme sourd-muet qui passent le plus clair de leur temps à se toucher, fait état des choix d'une jeunesse en mal de reconnaissance (« Le groupe », « Le brank qui braque des banques ») ou de la vieille femme menacée par la maladie (« Alzheimer »). On se laisse charmer par ce disque, presque entièrement écrit par son père Piotr Barsony, où une jeune fille s'assume entièrement et respire une joie de vivre qui échappe à la mièvrerie et à l'omniprésence de l'amour tout en traduisant sur scène une grande force de caractère.



LA TURBULENCE DES FLUIDES

Si smologue de profession, Alice Bradley (incarnée par une Pascale Bussièrès fidèle à elle-même), est dépêchée sur les lieux. C'est à regret qu'elle quitte le Japon cosmopolite où elle s'était réfugiée en espérant effacer tout souvenir de son village natal. De retour à Baie-Comeau après tant d'années, elle y retrouve Catherine (interprétée par la Française Julie Gayet), une ancienne copine de fac, et toutes deux s'attaquent à l'étude de ce phénomène qui est peut-être le signe avant-coureur d'un tremblement de terre, mais dont les effets semblent d'abord psychologiques. Dans ce qu'Alice considère comme un village de fous, les deux jeunes femmes découvrent des manifestations étonnantes, toutes apparemment conséquentes à l'arrêt de la marée.

L'intrigue basculera graduellement de l'étrange vers le fantastique lorsqu'elles découvriront que l'arrêt de la marée est